

## Jean-Claude Quentel

### La personne au principe du social, les leçons de l'adolescence

**Dominique Ottavi**

Quentel, J.-C. (2023). *La personne au principe du social, les leçons de l'adolescence*. Gallimard.

Après avoir consacré des ouvrages à l'enfance et au parent, Jean-Claude Quentel renouvelle la réflexion sur l'adolescence dans *La Personne au principe du social. Les leçons de l'adolescence*. Il est possible de prolonger cette lecture par celle de *Naître au social. Les enjeux de l'adolescence*, paru en 2022 [1]. Comme dans les précédents ouvrages, nous sommes conviés à une reconsidération profonde des habitudes de pensée concernant la jeunesse et l'éducation, à la fois sur les plans théorique et pratique, et cette remise en mouvement intervient à son heure. En effet, une certaine inertie de la pensée co-existe aujourd'hui malgré l'irruption de problèmes nouveaux. Les jeunes ont été victimes de la pandémie de 2020 qui a bouleversé les institutions scolaires et familiales, avec son lot de drames et d'anxiété. Le tout, et on en parle peu, agrémenté de réformes scolaires et universitaires erratiques qu'il aurait été au minimum opportun d'ajourner dans de telles circonstances. Elles paraissent sans doute trop urgentes pour que l'on y renonce, comme si elles devaient répondre au sentiment partagé d'une

crise de l'éducation. Quoi qu'il en soit, dans une curieuse inversion, un chœur de pleureuses s'est assemblé autour de la jeunesse, alors que les discussions de fond concernant l'éducation sont demeurées taries, avec, sur la question de l'adolescence, une tendance à reconduire des théories certes importantes, mais qui manquent leur but si elles ne sont pas retravaillées. C'est justement ce que fait J.-C. Quentel quand il se situe par rapport à la notion de crise de l'adolescence – nommée crise d'originalité juvénile par Maurice Debesse –, les rites de passage de Van Genep, les stades de l'intelligence de Piaget ou le remaniement inconscient des *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud.

C'est donc à une reconsidération théorique de l'adolescence et à une manière de penser le tissage des liens entre l'individu et la société que nous convie J.-C. Quentel. Le renouvellement épistémologique qu'il propose veut dépasser les emprunts parcelaires pour se centrer sur la formation de l'individu humain, qui devient ici la personne, terme préféré à « individu », « sujet » ou bien « acteur », articulée à celle du lien social.

Pour cela J.-C. Quentel se situe dans la théorie de la médiation, due à Jean Gagnepain. Cette théorie, enracinée notamment dans l'étude des psychoses et aphasies, a considéré, en déconstruisant l'intelligence et le langage, différentes modalités de la raison ; celle-ci s'exerce non seulement dans le raisonnement, pourrait-on dire, mais dans différentes modalités de l'échange et dans la pratique sociale. On ne trouvera pas dans le livre

le détail de cette théorie, mais une application qui croise les approches psychanalytiques et anthropologiques. Pour dire brièvement ce que développe davantage J.-C. Quentel : la théorie de la médiation n'est pas une méthode interdisciplinaire ou transdisciplinaire ; elle vise au contraire à penser les objets en-deçà des divergences entre les disciplines qui les séparent. Elle ne juxtapose pas, par exemple, un trouble anxieux, une problématique de la famille, la question de l'école, etc., qu'il faudrait mettre ensemble. Elle interroge une ignorance de la véritable articulation entre l'individu et la société qui est la source de réponses inadéquates aux échecs qui surviennent ici et là, et à laquelle il faut remédier.

C'est ainsi que, plutôt que de l'individu, la théorie de la médiation invite à parler de la personne. L'ouvrage évoque le précédent travail effectué par J.-C. Quentel sur l'enfance, qui montre que la personne est la grande conquête de l'adolescence, car l'enfant n'y accède pas ; immergé dans l'ici et maintenant, il ne se situe pas encore dans un processus historique ou une société qui dépassent son échelle. Il en ressort une conception inédite du développement qui accorde beaucoup d'intelligence et de créativité à l'enfant, davantage que ne le fait la psychologie génétique par exemple, mais qui, plutôt qu'un développement par stades successifs, envisage une rupture relative à la situation de l'enfant dans le monde. Plongé dans un environnement, une culture et une famille donnés, l'enfant s'en imprègne, apprend, peut se révéler tout à fait compétent dans une multitude de domaines qu'il convient de ne pas sous-

estimer, comme le disait déjà Freud. Mais c'est à l'adolescence que l'individu va pouvoir s'approprier la culture dans tous les sens du terme, capter les apports qui viennent d'autrui et de l'histoire dans une démarche singulière qui forge sa personnalité. Il se situe alors dans l'espace et dans le temps, dans un monde et dans une histoire qui dépassent l'expérience première. Cette transformation dépasse, même si elle l'accompagne, la transformation physiologique de la puberté. Il n'est pas surprenant alors que cette rupture donne lieu à des comportements qui déroutent les adultes. Mais il ne s'agit pas seulement d'opposition et d'originalité, car des aspects fondamentaux de la culture sont en question : une des « leçons de l'adolescence » dégagée par l'ouvrage à propos de cette transition est l'importance de l'absence. Le changement de l'adolescent fait qu'il est absent à lui-même et que cette enfance, qui ne le quittera pas, est quand même à distance et comme perdue pour l'autre soi-même qui surgit. Il s'absente aussi d'autrui, dans la mesure où il échappe à une relation subie, pour s'ouvrir à d'autres types d'échange. Il intègre également l'absence de la mort, traitée différemment, mais si importante dans toute culture.

Faut-il considérer que l'enfant prend alors son autonomie, selon un vocabulaire omniprésent dans les sciences humaines et l'éducation ? L'autonomie est devenue un véritable mot-valise dont il faut se méfier, de même que de l'« identité ». L'ouvrage invite à relativiser les perspectives d'émancipation, de libération de l'individu fondée sur de telles notions. L'anthropologie

ne les clarifie pas toujours en opposant notre adolescence longue et compliquée à des sociétés à rites de passage qui supprimeraient en quelque sorte l'adolescence. Car, par-delà les enracinements culturels qui peuvent faire penser qu'elle n'est pas universelle, l'accession à la personne est une capacité générale : comme la capacité de langage est générale, l'aptitude à vivre en société est générale. Et cette aptitude suppose justement de relativiser le présent et le proche pour faire « de l'histoire et de la géographie », dit J.-C. Quentel, ce qui revient faire avec de l'absence. Ce recul, cette prise de distance sont aux antipodes de la réduction de l'individu à son « moi », à une supposée identité, voire même à un désir propre, puisque la personne étend sa conscience à un monde qui la dépasse ; sa singularité n'a pas à l'intégrer dans une société en se « socialisant » selon un mot dont l'auteur questionne la pertinence. Au contraire, cette singularité s'ajoute à la société et la fonde, là où l'enfant s'en est seulement imprégné. En d'autres termes, la personne ne subit pas un déterminisme, elle ne s'adapte pas, elle prend sa place et sa part dans un monde produit dans la succession et le travail des générations, ce qui caractérise l'humanité par rapport aux autres animaux. Il n'y a donc pas à poursuivre l'autonomie si l'on entend par là une souveraine liberté individuelle qui ferait fi de la société, l'idéal d'être « soi-même ». En ce sens, des concepts politiques comme la solidarité gardent tout leur sens. Il faut plutôt relier la liberté à cette capacité d'absence de la personne et à un positionnement dans l'espace et

dans le temps : ils rendent possible une nécessaire distance, parfois opérée salutairement par l'humour, comme l'a expliqué Freud, par rapport aux différents rôles que l'individu est appelé à jouer dans sa société. La « *persona* » masquée du théâtre antique en dit quelque chose ; occuper une place et une fonction n'implique pas de se « prendre pour » quelqu'un qui se confond avec cette fonction, comme le langage commun a le mérite de le souligner. Cette négativité ouvre à un autre aspect de la personne : son institution, la possibilité de se tenir, de s'installer. L'initié des sociétés dites traditionnelles est institué par le rite, l'adolescent de nos sociétés marque comme il peut cette distance, s'installe lui-même dans une société qui refuse de parler d'« institution » des enfants. Plus qu'une identité d'appartenance ou son contraire, l'originalité absolue, c'est son point de vue nouveau sur le monde, les repères qu'il va y poser, comme un « premier homme » selon une formule de J. Gagnepain, qui vont lui permettre de rentrer pleinement dans les échanges. Utilisant la pathologie comme pierre de touche de ces analyses, J.-C. Quentel montre comment la psychothérapie institutionnelle a pu explorer les « pathologies de la personne » qui bloquent cet échange dans les psychoses.

C'est sous l'angle de la parenté que les échanges, si l'on met de côté l'échange au sens économique du terme, nous sont le plus familiers ; les anthropologues, à commencer par Claude Lévi-Strauss, lui ont donné une importance particulière (J.-C. Quentel prend soin de préciser que si cet échange se présente comme

échange des femmes, il importe peu que l'on y ajoute l'échange des hommes, l'alliance étant à considérer en soi). Mais la représentation duelle de la conjugalité et les relations entre groupes ne suffisent pas à décrire les enjeux de cet échange qui conduit aussi à la notion de catégorisation et hiérarchisation sociales. L'existence culturelle de différences peut paraître un obstacle à l'égalité et il est tentant d'en souhaiter la suppression. La théorie de la médiation considère plutôt que les différences fondent aussi des appartenances dans lesquelles se diffracte l'individu, qui autrement reste une abstraction vide. Elles ont les qualités qui rendent possible transactions et complémentarité ou, pour reprendre un concept durkheimien, la division du travail. Si les appartenances se jouent bien sûr dans la filiation et le positionnement générationnel, elles concernent aussi l'échange de services. À la suite de J Gagnepain, J.-C. Quentel analyse cette notion de « service » que l'on est d'abord surpris de trouver en la compagnie du passage adolescent. Elle ne renvoie pas ici à l'économie de services que nous avons vu se substituer à l'économie industrielle dans la deuxième partie du XXe siècle, mais plutôt à l'idée que l'échange de biens est une composante essentielle de toute culture dans laquelle la personne se positionne. Des sociétés supposées moins complexes économiquement que la nôtre déploient leur subtilité, comme l'a montré Marcel Mauss, dans la pratique du don. D'une manière ou d'une autre, l'échange s'étend aux « services » qui marquent l'interdépendance des humains et leur capacité de relier la satisfaction des

besoins à la valeur, à la transaction, à la parole. Nos sociétés entretiennent une cécité à l'égard de cet échange de services, dissimulé par une évaluation purement utilitaire et quantitative du travail. J.-C. Quentel développe des exemples en ayant recours au terme de « métier » pour désigner le pouvoir de prendre place dans ce type d'échange. Le moins considéré des emplois, comme la plonge d'un restaurant, se prête, certes, à l'exploitation, mais devrait être vu comme un pouvoir de la personne, un « munus » pour reprendre l'expression que J. Gagnepain a trouvée pour cette délicate notion. La personne n'est jamais « démunie », elle a à échanger ce service qu'elle peut ou veut rendre, c'est sa responsabilité et son droit d'attendre en retour ce qui lui est dû, dans le cadre de la division du travail. Le service anonyme, reconnu et rémunéré participe de l'installation dans le monde social (cet aspect de la responsabilité rend inutile la fameuse « personnalisation » des services). Au lieu de voir cette division comme le résultat d'une organisation choisie à la suite d'un contrat, J.-C. Quentel propose de placer le service au principe même de la société et de la relation à autrui, et donc du passage adolescent.

Ces analyses invitent bien sûr à prendre du recul par rapport aux problèmes présents et à imaginer la réorientation de certains efforts. N'est-il pas un peu absurde de vouloir « socialiser » les enfants, comme de vouloir les instruire à trois ans, d'ailleurs ? Ils se socialisent de toute façon et apprennent. En revanche il faudrait considérer davantage la différence entre enfance et adolescence

qui implique par exemple un mode de scolarisation différent pour les enfants et les adolescents, au rebours d'une tendance de longue date à « primariser » les études. Les adolescents apprennent différemment et l'enseignement est un service distinct de l'éducation des enfants. La reconnaissance de la puissance d'agir de l'individu pourrait réévaluer un but de l'éducation perdu de vue malgré les efforts de certains mouvements pédagogiques, c'est-à-dire enrichir la responsabilité des adolescents au lieu de les infantiliser par une prolongation de la scolarité aux finalités indéterminées – qui les culpabilise d'ailleurs –, « responsables » qu'ils sont de leur orientation dans le marché des études. Enfin, l'une de ces leçons de l'adolescence pourrait être d'en finir avec l'exaltation de l'autonomie et de l'épanouissement individuels, au profit de la reconnaissance de la valeur de services, qui, méprisés, n'en révèlent pas moins un pouvoir.

[1] Quentel, J.-C. (2022). *Naître au social. Les enjeux de l'adolescence*. Books on demand.